

sentiments y règnent partout comme ils ont régné sur toute la vie de cet homme qui avait perdu dans les orgies jusqua sentiment de la honte et du remords : l'orgueil, la haine et la volupté. Il a constamment trahi et méprisé tout ce qu'il y a de grand, de noble, de pur dans le cœur humain. Religion, amour, patriotisme, valeur, dévouement, tout lui est un sujet de moquerie, de doute et de mépris.

Childe-Harold, le plus vanté et le moins mauvais de ses grands poèmes, n'est qu'un très-beau portrait d'une fort vilaine figure. C'est la peinture de Byron lui-même, mais d'un Byron idéal qui ne vaut pas de bien tristes réalités. *Childe-Harold* n'est qu'un monstrueux composé d'orgueil et de volupté, un débâché qui ayant per du la sensibilité au milieu des plus vils orgies, laisse sa patrie et son foyer trahi, et s'en va en pays étrangers à la chasse de nouvelles émotions.

Les succès éclatants de Lord Byron, l'enthousiasme qui accueillit son nom et ses œuvres, l'empressement des rimeurs à faire du Byron comme ils faisaient du Lamartine, trahissent la honte et la dégradation d'une société où s'effacent avec les dernières lueurs du christianisme, les dernières lumières de l'honneur et de la conscience. Les gens honnêtes n'ont pu que déplorer les écarts de cet heureux génie et les hommes de goût déplorer ces caprices bizarres et dégoûtants de cynisme et d'orgueil.

Il reste à Byron un mérite, un seul, mais qui suffit à sa renommée, celui du style. Il rend avec vérité tous les mouvements de son esprit et de son cœur. Il eut été grand poète s'il eut été honnête et chrétien. Il a quelques pages remarquables pour le sentiment comme pour l'expression. Malheureusement ces beaux passages sont rares dans Byron, et tel qu'il est, avec son rire diabolique, son orgueil et ses mépris, avec sa tristesse sombre et infernale, il n'est plus qu'un illustre scélérat, un génie brillant, mais dévoyé, perdu sur le chemin de la dégradation et de la mort, au milieu d'une nuit de crimes et de ténèbres, sans autre jour que celui des incendies, sans autre voix que celle du désespoir et de la haine, comme cette nuit dont il a peint l'épouvante et l'inférieure horreur.

On pourrait dire des œuvres de Byron ce qu'il a dit de lui-même. « C'est comme une guirlande de lierre qui environne une tour en ruine. A l'extérieur, elle est verdoyante et fraîche, mais par dessous détériorée et grisâtre. »

Contemporain de Byron, son rival et son ami, le poète national de l'Irlande, Thomas Moore, composa les chants peut-être les plus harmonieux et les plus doux de la poésie anglaise. Byron avait rempli d'une sombre énergie ses rêves capricieux et bizarres. Son langage mâle et ferme n'est pas surchargé d'ornements. Moore a toujours des grâces un peu molles, une profusion d'images et de couleurs, un luxe orientale et une incomparable harmonie. C'est Lamartine avec la grandeur et le nuage de moins ; avec la précision, la clarté, et souvent la chaleur et la vivacité de plus. L'imagination domine chez lui comme chez le poète français. Ses odes ne sont souvent que de gracieux caprices d'un esprit facile et brillant. Quelquefois elles sont l'écho et la traduction fidèle des souvenirs de sa patrie, l'expression courts, mais vive et animée des sentiments patriotiques, et alors elles sont des chefs-d'œuvre de sensibilité.

C'est dans ses *Méodies Irlandaises* que Moore a été le plus simple et le plus vrai. C'est là seulement qu'il a été grand poète lyrique, plus grand qu'aucun de sa nation, plus grand qu'aucun de l'Angleterre. Gray n'a pas cette vie puissante. Il n'est jamais poète national et populaire. Sa poésie ne jaillit pas de son cœur ému par une grande passion ou un grand sentiment. Il n'eut pas comme Moore la bonne fortune de trouver autour de lui les poétiques traditions d'une patrie chère et malheureuse. Le rayon inspirateur ne lui vint pas comme au poète Irlandais sur tous les brises des lacs, sur tous les rayons de soleil, de tout s les montagnes, du fond des savanes, du milieu des ruines. Il ne trouvait pas l'inspiration comme Moore dans une nature pittoresque faite pour les grandes émotions de la poésie et dans une histoire dont les gloires passées rendaient plus poignantes encore les douleurs présentes. C'est là ce qui a fait la gloire de Moore. Il a reçu de sa patrie plus encore qu'il ne lui a donné. Poète national de l'Irlande, il a aimé sa patrie. Il était épris de sa gloire ; mais trouvant cette gloire obscurcie par les tristes de son temps, il la rechercha dans le passé et trouva les anciennes traditions de l'Irlande et toute son antique grandeur encore vivante dans le cœur de son peuple et dans ses chants populaires. L'Irlande est dans son poète avec son imagination brillante, son esprit facile et charmant, son cœur sensible et tendre, son héroïsme, ses rêveries, ses souvenirs, ses chants, ses gracieuses légendes, sa riche nature. Il n'y manque que sa foi ardente et héroïque. A peine le poète touche-t-il à ce sentiment le plus vif pourtant, le plus fort et le plus beau, celui qui a sauvé la vie de la nationalité Irlandaise et qui fera toujours sa gloire et sa force. A-t-il compris sa faute ! Il est permis d'en douter.

L'Irlande peut encore compter parmi les plus beaux dons que Dieu lui a faits ce génie vraiment poétique qui ne le cède à aucun pour l'éclat de l'imagination, la sensibilité et la tendresse, la merveilleuse richesse de figures et la pureté du langage. Il prit la harpe de sa patrie et lui fit rendre des sons sublimes. Mais comme l'a dit le poète lui-même, c'est la gloire de la lyre autant que la sienne. Il a été seulement le vent qui en passant légèrement sur ses cordes les réveille à la lumière, à la liberté et à l'harmonie. Il fait connaître au monde les chants populaires de sa patrie ; mais c'est en traduisant les chants populaires de sa patrie qu'il s'est fait un nom immortel. Sans ses *Méodies Irlandaises* Moore ne serait qu'un poète délicat et gracieux qui aurait mis toutes les richesses de son imagination et la tendresse de son cœur dans des chants de volupté. Il n'aurait fait qu'amollir les âmes et les énerver comme Byron n'a fait que les souiller et les corrompre. Je voudrais que la postérité oubliât ses odes anacréontiques. Mais l'Irlande chantera toujours ses suaves mélodies que tout le monde connaît.

Entre Byron et Moore s'est placé un illustre poète écossais, Thomas Campbell, l'auteur des *Pleasures of Hope*, de *Exile of Erin*, *The Mariners of England*, *Lochiel's Warning*. Il excelle dans la peinture des grandes émotions de la guerre, comme dans l'expression des sentiments tendres et gracieux de la vie intime. Il n'a pas la prodigieuse richesse de couleurs, l'imagination éblouissante ni la mélodie enchanteresse de Moore ; mais son génie est plus visible et plus fort sans pourtant manquer de tendresse. Il n'eut pas non plus l'imagination féconde, sombre et terrible de Byron ; et cependant il a excellé dans les tableaux de terreur. Son goût est plus pur et plus sobre que celui de ses deux rivaux. Le caractère de son talent le rapprocherait peut-être davantage de Gray.

J'aurais aimé à dire un mot de *Tennyson*. Mais cette litanie des poètes lyriques est déjà si longue que je demande la permission de passer outre.

J'aime davantage les poésies d'Adélaïde Procter. Ce ne sont pas le plus souvent que des chants simples et monotones de douleur et de résignation. Quelquefois c'est une prière gracieuse et tendre. C'est toujours une poésie pleine de foi et d'amour. On n'y doit point chercher des élans sublimes et des transports enflammés. Cette poésie n'éblouit jamais les yeux ; mais elle charme les cœurs comme une voix d'ami. Elle sourit comme une fleur qu'on rencontre à une fenêtre, au milieu de l'hiver, quand le ciel est pâle et que la terre est glacée.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

ECLIPSE DE LUNE

Quelqu'un, après avoir observé la dernière éclipse de lune visible dans la nuit du 24 au 25 du mois dernier, écrivait à un de ses amis la lettre suivante qu'on ne lira pas sans intérêt. Nous n'avons voulu rien retrancher de cette lettre qui n'était pas destinée à voir le jour, préférant lui conserver sa forme originale. La voici telle qu'on a bien voulu nous la communiquer :

« Je viens de jouir, pour la première fois de ma vie du spectacle d'une éclipse de lune. J'ai passé la nuit blanche pour cela, mais je vous avoue que je ne regrette pas le sommeil perdu. Le temps a été des plus favorables : pas un nuage dans l'atmosphère, un temps calme et serein, une vraie nuit d'été. Ma chambre de nuit elle-même m'a servi d'observatoire.

De 11 hrs. p. m. à minuit la lune a brillé dans le ciel d'un éclat inaccoutumé. On ne voyait luire à côté d'elle que quelques étoiles de première grandeur, et encore était-ce avec peine que l'on pouvait distinguer Wéga et Altaïr, plongées quelles étaient dans les rayons de l'astre des nuits. Je savais qu'à minuit moins six minutes, la lune allait entrer dans la pénombre, mais ce n'est qu'entre 12½ hrs. et 1 hr. que j'ai pu remarquer bien clairement que sa lumière s'affaiblissait. Je remarquai facilement alors l'affaiblissement graduel de sa lumière par les ombres des barreaux de ma fenêtre qui se dessinaient de moins en moins distinctement sur le pavé de ma chambre. On eut dit qu'un nuage de plus en plus épais passait sur le disque de la lune, et cependant le ciel était parfaitement pur ; six minutes environ avant 1 hr. du matin, je vis le disque de la lune s'échancier dans sa partie occidentale. Je saluai avec enthousiasme pour la première fois les ombres de la terre à 90,000 lieues de distance. La partie obscurcie de la lune fit ressortir davantage l'éclat de la partie encore brillante, et il sembla que la reine des nuits s'illuminait de nouveaux feux pour lutter contre les ombres qui allaient l'envahir.

« Cependant le voile qui la recouvrait en partie allait s'agrandissant de plus en plus et bientôt elle nous apparut comme à ses quadratures, si à cette phase de la lune on pouvait distinguer la lumière cendrée et si cette lumière cendrée avait une teinte rougeâtre. A partir de ce moment, je remarquai que l'ombre nouvelle qui arrivait sur la lune était plus épaisse que celle qui était déjà parvenue, et quand le bord occidental de l'astre arriva dans l'ombre, la moitié occidentale de son disque parut d'un rouge clair, l'autre moitié d'un rouge sang, et l'on distinguait très-bien la ligne de démarcation entre les deux nuances. Il était alors 2 hrs. 7 minutes du matin. A 2 hrs. 26 m. selon qu'il avait été prédit, la lune se trouvait plongée entièrement dans l'ombre pure de la terre.

« Je croyais alors avoir vu la partie intéressante du phénomène, car je ne m'attendais nullement à voir une éclipse de lune avec disparition complète de l'astre (chose assez rare au dire d'Arago lui-même.) Cependant une heureuse surprise m'était réservée ainsi qu'à mes compagnons de veille. Vers 2 hrs. 35 m. on eut dit qu'une fumée légère se jouait sur le disque rougeâtre de la lune, et en moins de temps qu'il en faut pour le dire la lune s'éclipsa si bien que mes compagnons et moi, nous la perdîmes complètement de vue. Mais elle ne demeura qu'une vingtaine de secondes dans cet état. Cinq minutes plus tard le même phénomène sembla vouloir se reproduire, mais cette fois la lune ne disparut pas entièrement.

« Cette disparition complète, suivant Arago, proviendrait des nuages qui seraient à l'horizon, et même un peu au-dessous de l'horizon durant l'éclipse, et qui intercepteraient les rayons réfractés du soleil, auxquels seuls la lune doit sa teinte rougeâtre dans les éclipses totales. Ainsi au lieu des nuages eux-mêmes, ce serait leur ombre qui se projeterait sur la lune, et nous la cacherait. Ce qui tend à confirmer cette explication c'est que 1 h. ou 1½ après cette disparition, je vis apparaître des nuages sur presque tous les points de l'horizon.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que depuis longtemps déjà lors de cette disparition de la lune, la voûte céleste était étoilée comme dans les plus belles nuits à l'époque des nouvelles lunes. Non loin de l'astre éclipsé je voyais Orion et le Taureau.

« Grâce aux brillantes étoiles qui entouraient la lune j'ai pu m'assurer que sa disparition n'était pas l'effet d'un nuage passant devant elle. Car ni avant, ni pendant, ni après le phénomène, aucune étoile n'a même pâli autour de la lune. Je m'attendais à ce que la lune reprit son éclat après l'éclipse par la partie qui s'était éclipsée la première, mais je fus fort déçu par la voyant reprendre sa lumière primitive par le bord nord-est de son disque. Toutefois je me suis expliqué cela par la considération que la lune n'était pas passée par le centre même du cône d'ombre, mais un peu au-dessus. A quatre heures du matin j'allai reprendre mon lit. La lune alors n'était plus éclipsée que de quelques doigts.

L'ACHEVEMENT DE LA COLONNE

La voûte terminée. Hier, une machine à vapeur enlevait en douze minutes à une hauteur de quarante-sept mètres, la colonne d'airain qui recouvre le lanternon et doit supporter la statue. Cette calotte pèse deux mille cinq cents kilogrammes. C'était une opération difficile mais qui a parfaitement réussi. Il n'y a plus qu'à l'ajuster, à achever le bonzage, déjà fait à moitié, et à démolir les échafaudages. Vers la fin du mois, la place Vendôme aura repris son aspect d'autrefois. Il ne manquera que César :

Seul, le jour dans l'azur, et la nuit dans les astres.

Comme dit Victor Hugo.

Quand à la statue, rien n'est encore décidé. Elle a une histoire, cette statue, une histoire qui frise la légende.

(Œuvre de Chaudet, elle fut enlevée en 1815, condamnée à être fondue et à fournir son bronze à la statue de Henri IV. Les ouvriers alors bonapartistes se cotisèrent, et achetèrent du bronze pour remplacer celui qu'ils détournèrent et firent avec ce métal sacré pour eux des petites réductions... Dix de ces statuettes sont encore à l'heure qu'il est dans la jambe gauche du bon Henri. La petite Victoire que l'Empereur tenait à la main échappa toute entière à la brisure et fut retrouvée il y a quelques années.

En 1832, toujours comme dit Victor Hugo :

A la Colonne veuve, on rendit sa statue !

Mais avec le mauvais goût inhérent à cette époque bourgeoise, on plaça sur ce monument romain le bonhomme à la redingote grise et au petit chapeau de Seurre. Napoléon III voulut restituer à la colonne le César de Chaudet. Il en chargea M. Dumont, qui eut la bonne fortune de pouvoir replacer dans la main de son personnage la petite Victoire de la statue originale.

Quand les communaux renversèrent la colonne, l'œuvre de M. Dumont fut brisée en mille morceaux. Tous ont été retrouvés, sauf la statue de Chaudet. La direction des Beaux-Arts, desobéissant donc à l'Assemblée en ne fournissant pas la reproduction de cette œuvre d'art. Il n'y a pas de politique là-dedans. Avec ou sans statue, la colonne est un monument élevé à Napoléon. Ne pas le rétablir au grand complet, c'est donner quelque peu raison aux communaux. M. Charles Blanc pourrait avoir ses m. tifs pour accepter l'idée de cette mutilation, M. de Chennevière serait bien embarrassé de donner les siennes.

Ceci dit, qu'ilques détails sur l'entreprise qui s'achève. Elle a commencé il y a dix-huit mois, et a coûté la somme de deux cent cinquante mille francs. Les soixante-dix mille francs de crédit supplémentaire ne sont affectés qu'au dallage et au pavage de la place, à la réparation des grilles, etc. Tous les travaux ont été traités à forfait avec les entrepreneurs. Il n'a pas fallu rapporter moins de sept cents morceaux de bronze. Les plaques examinées une à une, ont été rebouchées. Tantôt l'on a remis un nez, un bras ou jambe à un personnage, tantôt on a refait des bonshommes entiers. C'est un travail si exceptionnel qu'il n'existe pas dans l'art ou dans l'industrie de termes précis pour le définir. Toujours est-il que lorsque les plaques ont été placées, il n'y avait plus trace des cassures ni des restitutions.

La colonne toute entière est construite en pierre dure de Saint Maximin. Les plaques n'y adhèrent pas. Elles sont assujetties par des goujons, et s'emboîtent en suivant les courbes en hélice. Pour en enlever une, il faut la briser ou commencer par le haut et tout démonter, compris la pierre. Le bronze employé pour remplacer les morceaux perdus est du métal à canons. Entre le bronze et la pierre, il existe un espace de quelques centimètres.

Le *rabouillage* de la colonne est l'œuvre d'un architecte aussi artiste qu'érudit, M. Alfred Normand, l'auteur de la maison pompéienne de l'avenue Montaigne. Il en a fait une restitution patiente, conformément au vote de l'Assemblée, et absolument comme s'il s'agissait de reconstruire un édifice curieux de la Grèce ou de Rome. Il a été fort bien secondé par un inspecteur très-soigneux et très-méritant, M. Caseaux. Les nez, les bras, les jambes et autres morceaux de sculpture sont de M. Victor Thiebaut, la montagne de M. Mauduit et Bachet, la maçonnerie de M. Vernaut et la charpente de M. Dupré.

Bientôt, grâce au concours de tout ce personnel, les gens du monde dégoutés de la vie, qui n'eussent jamais voulu se jeter du haut d'une plate-forme révolutionnaire comme celle du monument de Juillet, pourront reprendre le cours de leurs exercices. Le chapiteau de la colonne Vendôme sera rendu le mois prochain aux amateurs de suicide et aux anglais atteints du spleen.—*Figaro*.

NOS GRAVURES

STATUE DE LAMARTINE

Dans le projet de M. Falguières, Lamartine est représenté debout, tête nue, dans un ample vêtement ; son attitude est empreinte d'une certaine mélancolie rêveuse, rendue avec beaucoup de finesse. Il tient à la main ce magique crayon de l'historien avec lequel il a buriné, pendant les dernières années de sa vie, tant de volumes d'histoire.

Sur le socle est déposé le drapeau tricolore que le tribun célébra dans une phrase restée légendaire.

Aucun titre d'ouvrage, aucune date. Le socle lui-même est très peu chargé d'ornements décoratifs.

M. Falguières va se mettre à l'œuvre immédiatement, et la statue de Lamartine pourra être inaugurée à Mâcon au printemps prochain.

PRISONNIERS RÉPUBLICAINS SOIGNÉS PAR LES CARLISTES

La guerre est souvent très-agréable pour les prisonniers. On dirait que ceux que représente notre gravure sont de cet avis.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.